

Chronique de lauriers annoncés

Peu de suspense, hier, chez Drouant, avant la proclamation des prix Goncourt et Renaudot : les jeux semblaient faits dès avant le long week-end de la Toussaint. Aucun des deux jurys n'a voulu, cette année, faire mentir les pronostiqueurs, ni les mauvaises langues dénonçant le monopole des trois grands éditeurs « Galligrasseuil » : le Goncourt a été attribué, au premier tour de scrutin, à Pierre Combescot pour *Les Filles du Calvaire* (Grasset) par 6 voix contre deux à Dan Franck pour *La Séparation* et 2 à Jean-Marie Laclavetine. Le Renaudot a couronné, au 3^{ème} tour de scrutin, à... Dan Franck pour *La Séparation* (Le Seuil) par 5 voix contre 4 à Jean-Marie Laclavetine (Gallimard). Mais ce dernier, évincé aujourd'hui de justesse ainsi que son éditeur, le troisième du trio maudit, serait, dit-on, bien placé pour le Femina, qui sera attribué le 25 novembre: tout est dans l'ordre, donc !

Rappelons que les lauréats sont assurés de tirages confortables : rarement moins de 150.000 exemplaires, parfois beaucoup plus, puisque le Goncourt 1990, *Les Champs d'honneur* de Jean Rouaud, s'est vendu à près de 600.000 exemplaires...

Saluons pour mémoire les derniers finalistes, qui ne figuraient sans doute sur les listes que pour le principe, mais qui sont aussi de vrais bons livres et ont d'ailleurs obtenu quelques voix aux premiers tours du Renaudot : Raphaël Confiand l'Antillais, deuxième poulain Grasset, pour *Eau de café*, et Boris Schreiber pour *Le Tournesol déchiré* (édité chez François Bourin, petite maison récente fondée par le fils d'un des jurés), évocation autobiographique d'une mère russe et juive, émouvante et tyrannique, et de son adolescence pendant la révolution à Moscou. Et saluons avant qu'il ne soit trop tard l'étonnant premier roman de Bernard Puech, *Sous l'étoile du Chien*, que le jury du Goncourt avait fait figurer sur sa dernière liste. Poulain d'une minuscule maison d'édition, José Corti, qui fut celle de Julien Gracq, Puech conte dans un style qui ne ressemble à rien de connu si ce n'est, peut-être, celui d'Émile Ajar, les amours difficiles et la solitude d'un violoniste nommé Caleb (le chien, en hébreu) dont la mère fut sauvée à Treblinka par un berger allemand.

Mais ne négligeons pas les lauréats : ils sont, chacun, très attachants. Dans des genres radicalement différents.

Goncourt : *Les Filles du Calvaire*, de Pierre Combescot.

Épais (427 pages), truculent, haut en couleurs, foisonnant, romanesque, vaguement métaphysique et tout à fait métaphorique (l'auteur confesse avoir voulu faire un « Parsifal gouailleux et poulbot ») : on trouve tout dans le roman de Pierre Combescot, journaliste (à *L'Express* et au *Canard Enchaîné* où il signe ses critiques d'opéra « Luc Decynges ») et auteur, déjà, d'une biographie de Louis II de Bavière et de deux romans dont le dernier, *Les Funérailles de la Sardine*, obtint en 1986 le prix Médicis. L'histoire s'enroule et se déroule autour du personnage de Madame Maud, caissière d'un café nommé les Trapézistes, tout près du Cirque d'Hiver, dans le quartier des Filles du Calvaire. Avant d'être énorme et de régner sur un petit monde d'équilibristes solitaires, de maquereaux et de voyous, la rousse flamboyante vivait dans le quartier juif de la Goulette, mal aimée par sa mère. Et, depuis son adolescence, se prend pour Lilith ou pour la Kundry de Parsifal.

On traverse les années et, notamment, la guerre, et la collaboration, on rencontre des marlous et une femme tronc, on se cogne parfois aux coïncidences d'un romanesque échevelé, on se perd, souvent, dans l'accumulation des personnages et des destins. Combescot en fait beaucoup. « Trop, même », écrivions-nous le 15 octobre dernier, « dans le crapoteux un rien racoleur... Mais on finit par garder en mémoire une galerie de caractères non seulement hautement excentriques, mais aussi, souvent, émouvants ». Le propre d'un vrai roman... (Grasset, 130 Francs)

Renaudot : *La Séparation*, de Dan Franck.

Mince (213 pages très aérées), intimiste, pudique, presque atonal, à l'évidence autobiographique : on a peine, ici, à nommer « roman » cette autopsie scrupuleuse d'un divorce.

Dan Franck, que les amateurs de romans feuilletons connaissent peut-être s'ils ont lu *La Dame de Berlin*, co-écrite avec Jean Vautrin, était surtout l'auteur jusqu'alors de quelques romans très

intenses, très désespérés, dont les deux derniers, *Les Adieux* et *Le Cimetière des fous*, déjà cités pour les prix les années précédentes, laissent une impression prenante d'angoisse, et de vraie force littéraire.

Changeant d'éditeur et un peu d'univers, il donne dans *La Séparation*, un livre à l'évidence beaucoup moins difficile, et tout à fait personnel : la photographie d'une rupture, « une confession impudique et discrète, comme un constat, constat d'échec d'une génération, celle qui avait 20 ans en 1968 et n'a pas su faire mieux que la précédente », ainsi que le « récit d'une maturation », écrivions-nous le 1^{er} octobre dernier. Un livre écrit « sec, net, comme à voix basse », où beaucoup de lecteurs vont se reconnaître. (le Seuil, 89 Francs)

COPPERMANN Annie